

Louis ROUQUIER

CONTES À LA TROUBILHO

PRÉFACE

Il est des magasins tout en façade dont les vitrines étincelantes cachent la mesquine étroitesse de l'intérieur. Par contre, il est dans nos vieilles villes méridionales, des boutiques à l'aspect modeste qui recèlent pour qui les visite une variété infinie de choses précieuses et rares.

C'est ce qui se passe avec les "Contes à la Troubilho". Ne vous fiez ni à la bonne franquette du titre, ni à l'avant-propos de son auteur; ou plutôt laissez-vous donc aller à votre impression première pour mieux goûter ensuite l'agréable surprise qui vous attend à leur lecture.

Sous le patronage de Sainte Estelle en effet, la langue d'Oc conserve de nos jours un quarteron de bons poètes qui savent en vers éloquents faire chanter les syllabes métalliques et sonores des mots de chez nous. La poésie est à l'inspiration ce qu'est le corset aux formes féminines. Elle est une aide plus qu'une gêne et bien peu savent s'en passer.

Voilà pourquoi la belle prose occitane, si simple d'allure et si rare pourtant, n'a qu'un petit nombre de fidèles. Quelques articles de journaux et de polémique, quelques galéjades pour almanachs composent aujourd'hui tout son bagage.

On n'écrit plus en Oc parce qu'il est devenu trop difficile aux ignares que nous sommes, le maniement de cet instrument merveilleux qu'est la vieille langue méridionale.

Aussi faut-il saluer, comme une aubaine peu commune, la parution de ces "Contes à la Volée" que Louis ROUQUIER nous offre dans ce recueil.

Achille Mir est mort depuis longtemps et avec lui semblait s'être perdu le secret de ce vocabulaire savoureux, de cette richesse d'expression que nous trouvons dans ce petit chef-d'œuvre qui se nomme "Lou lutrin de Ladern".

Achille Mir est mort et l'on pouvait craindre que la tradition se perdit de ces conteurs à la fois savants et bonshommes qui surent, sans jouer aux mosaïstes ni à l'antiquaire, nous donner quelques délicieux exemples du vrai parler de nos campagnes languedociennes.

Au moment où l'on pouvait désespérer, Louis ROUQUIER nous prouve que la

cigale symbolique n'a pas encore li mirau creba et qu'elle n'a oublié aucun des airs que fredonnaient ses devancières.

Les vieux pépés qui savaient si bien réjouir les longues soirées d'hiver par leurs légendes colorées et leurs contes de haute grasse ont clos, un peu avant la guerre, leurs lèvres rases qui possédaient ingénument l'art de railler, d'émouvoir et de déchaîner les larges rires. Les enfants qui les écoutaient sont devenus vieux à leur tour et gardent dans leur mémoire cette riche floraison d'histoires puisées au folklore méditerranéen et transmises d'âge en âge par la tradition orale.

Mais leurs petits enfants ne sont pas là pour les écouter. Le progrès a tué trop de coutumes pour épargner celle-là et la tradition va se perdre.

Heureusement veillait un bon félibre, un vrai, sans afféterie ni grimaces, simple et naturel comme ce peuple d'où il est issu, aimant son parler natal pour lui-même et l'aimant assez — vertu rare — pour l'étudier sans cesse, le respecter toujours et lui conserver sa pureté originelle.

La conscience que Louis ROUQUIER met à écrire ses contes — en passant des nuits entières à la poursuite d'un vieux mot hanté par le scrupule de bien dire et de dire juste — devrait être un exemple pour tous ces patoisants de bibliothèques qui se forgent à coups de dictionnaire une langue hétéroclite qui n'a jamais été pour eux qu'une langue étrangère.

Mais aussi, quel résultat.

J'en atteste tous les Lanquedociens sincères qui prendront la peine de lire à haute voix ces historiettes pour leur plaisir et celui de leurs auditeurs.

Du fond de leur mémoire surgira leur jeunesse terrienne, les sensations oubliées de leur prime enfance dans les vignes, les odeurs, les sons, les couleurs des paysages devant lesquels ils ont d'abord ouvert les yeux. Ils se rappelleront les anciens du Pays, ceux qui savaient encore parler, discourir, rire et clamer leurs joies ou leurs peines dans leur langue d'oc maternelle, et ces souvenirs les prendront aux entrailles sans qu'ils s'en puissent défendre.

Voilà ce qui prouvera que Louis ROUQUIER a frappé juste, ce qui attestera, si vous voulez, sa réussite linguistique.

Sa connaissance profonde du languedocien lui a fait trouver le ton qui convient à la prose du conte et l'a écarté des expressions factices, du plaqué, des ornements d'emprunt, de ce qui est littérature pour lui qui n'aime rien tant que la simplicité frémissante de la vie.

Peu me chaut qu'on lui reproche sa graphie comme on ne manquera pas de le faire bien qu'il ait pris à l'avance l'inutile précaution de s'en excuser.

La langue est d'un métal authentique et sonne juste. Pourquoi lui demanderions-nous de la rehausser d'attributs inutiles empruntés aux troubadours, de la revêtir de cet aspect pseudo-scientifique qu'on veut lui donner en prétendant la ramener à ses sources?

Certes, j'admire le zèle, l'ardeur, le talent de mes amis toulousains qui s'efforcent, par la doctrine et par l'exemple, d'épurer et d'unifier nos parlars — mais la question est autrement plus complexe qu'ils ne veulent le dire. L'unification qu'ils proposent est trop arbitraire pour être juste et elle a l'immense tort, en présentant au peuple des textes occitans d'une lecture par trop difficile, de l'écarter de cette renaissance méridionale qui nous tient tant à cœur.

S'il eût été moins intransigeant dans sa doctrine, le fier poète qu'est Estieu aurait exercé une énorme influence sur les écrivains des provinces occitanes et se seraient ralliées à lui d'enthousiasme toutes ces écoles qui ne sont pas négligeables de l'Aude, de l'Hérault et des limites de Provence.

Cette langue littéraire artificielle que manient avec des fortunes diverses les pâles imitateurs des majoraux dont nous aimons le haut talent, je l'admettrai le jour où le peuple de notre Midi aura définitivement adopté le français comme mode d'expression. Alors, nous pourrons applaudir, comme un témoignage savant de choses disparues, les œuvres peut-être belles mais à coup sûr factices que les lettrés auront composées dans cet idiome défunt.

Mais tant que la langue d'oc se parlera dans nos régions latines — adultérée certes, déformée souvent mais vivante puisqu'évoluant sans cesse — tant que nos villages retentiront du parler de nos pères, je me refuse à écarter, par un appareil faussement savant, de la renaissance spirituelle de notre langue, le paysan, laboureur du Lauragais ou vigneron des plaines Biterroises, qui est le seul mainteneur naturel de la langue, le seul par qui peut encore venir le salut.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à préconiser, comme mieux adaptée à l'esprit populaire, la piètre orthographe des patoisants, mais nous repousserons également le système artificiel à l'excès qui se rit de coutumes vieilles de plusieurs siècles et qui demande à nos populations occitanes un effort qu'il leur est pratiquement impossible de faire.

N'écartons pas, avec nos robes magistrales et nos chapeaux pointus, les bonnes volontés, ne décourageons pas de venir à nous le peuple qui ne demande qu'à garder sa langue, cette langue qu'il aime souvent sans s'en douter.

Ne la lui présentons pas travestie en damoiselle du XIII^e siècle, mais bien dans le seyant costume de nos grand'mères dont les châles et les coiffes sont encore pour nous des choses vivantes, qui nous émeuvent et que nous n'avons pas encore oubliées.

Mais que voilà un long plaidoyer alors que la graphie de Louis ROUQUIER saura bien obtenir toute seule l'assentiment de l'honnête lecteur.

Telle qu'elle est, elle charmera le populaire et le délicat de chez nous. Telle qu'elle est, elle fera goûter — quoi qu'on puisse bien en penser — la morale rabelaisienne ou socratique que l'auteur a glissée dans ces récits.

Ses idées politiques et sociales, que discutera le lecteur si tel est son plaisir, Rouquier les a exprimées avec une sincérité absolue et un accent qu'on n'a pas accoutumé d'entendre.

Il les a incorporées dans la trame de ses contes, à la manière des narrateurs abondants des romans picaresques d'Espagne, avec une aisance parfaite et ce petit air de nonchalance qui n'est qu'une face de plus de son art très souple.

CONTES À LA TROUBILHO, sans doute, mais À LA VOLÉE ne veut pas dire: à tort et à travers. Et lorsque le semeur sait son métier comme c'est le cas ici - le 9este auguste qu'a exalté le poète prend naturellement une grâce robuste, une ampleur et un rythme qui fait s'élargir l'humble parabole jusqu'aux confins de l'horizon.

Jean CAMP.
Agrégé de l'Université